

Le Château de la Tour d'Aigues

MONUMENTS HISTORIQUES

Un double enjeu

Propriété du département du Vaucluse depuis 1897, le château de La Tour-d'Aigues, bâti en grande partie sur les fondations d'un édifice médiéval, constituait sans aucun doute le témoignage le plus grandiose de l'architecture privée de la Renaissance.

Paradoxalement, ce brillant édifice, qui eut l'insigne honneur de recevoir Catherine de Médicis, en 1574, connut un misérable destin : partiellement endommagé par un incendie en 1782, il dut subir dix années plus tard l'œuvre de destruction des Révolutionnaires.

La richesse de notre patrimoine historique ainsi que la tradition culturelle du département du Vaucluse ne pouvaient s'accommoder de cet état de fait. En outre, la vocation touristique de cette région du sud-Lubéron était de nature à permettre la création d'une animation et d'un pôle de développement parfaitement adaptés à l'économie vauclusienne.

C'est dans cet esprit que l'Assemblée départementale s'est prononcée, lors de sa séance du 9 juin 1980, en adoptant le principe d'un aménagement du château portant, tant sur les caves et la mise en valeur des abords, que sur la restauration du pavillon sud-est, la maîtrise d'œuvre étant confiée au Service départemental d'Architecture pour ce qui concerne les caves, et à l'architecte en chef des Monuments historiques pour les superstructures classées.

Dans ce cadre grandiose, l'objectif touristique : mise en valeur des produits du terroir, notamment le vin des côtes du Lubéron au bouquet subtil, fleuron d'une agriculture diversifiée : productions fruitières (raisins de table, cerises) et maraîchères (asperges) ; expositions permanentes sur le pays d'Aigues ; manifestations de prestige (histoire, archéologie, vie économique et sociale,...) ; présentation du château et représentations, constituait un débouché naturel de l'intérêt culturel de l'édifice cristallisé par le Musée de l'œuvre, dans lequel sont exposées les pièces mises à jour à l'occasion des fouilles (faïences).

Enfin, cette belle réalisation due à la détermination de l'Assemblée départementale et dont les investissements les plus pondéreux ont été engagés dans un contexte économique déprimé — donc favorable à l'endettement — a permis d'injecter dans notre économie un flux de revenus d'environ 25 millions de francs, notamment au profit d'entreprises locales, lesquelles se sont montrées dignes de la qualité de l'ouvrage. C'est, en fait, un double pari que le Conseil général et la population vauclusienne ont gagné, ainsi qu'en témoigne le succès touristique enregistré au cours de l'été dernier par l'Association des usagers — gestionnaire de l'édifice — présidé par M. Maurice Lovisolo, maire de La Tour-d'Aigues.

Certes, l'œuvre n'est pas achevée, mais bien qu'il ne soit pas dans les intentions de la collectivité départementale de reconstruire à l'identique un joyau de la Renaissance, d'autres travaux de restauration seront entrepris ultérieurement, notamment au vieux donjon carré du XII^e siècle, afin de conforter le témoignage d'un vestige du passé, car même si, comme l'a dit le poète, « toutes les civilisations sont désormais mortelles », n'est-il pas pire destin que de sombrer dans l'oubli ?

Jean Garcin

Président du Conseil général du Vaucluse

Essai de restitution d'un des pavillons
(dessin D. Ronsseray).

Le château de la Tour-d'Aigues

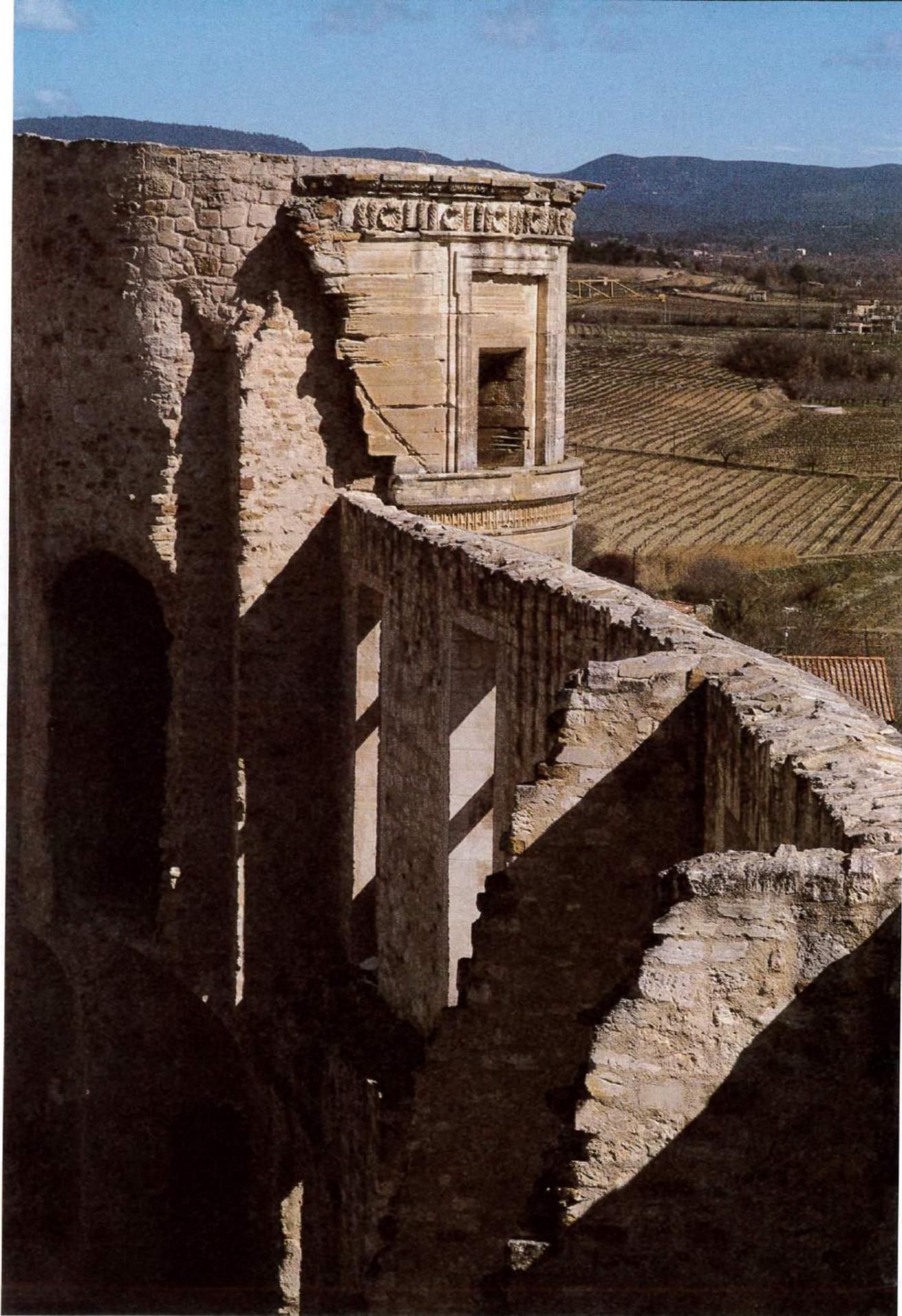
par Elisabeth Sauze



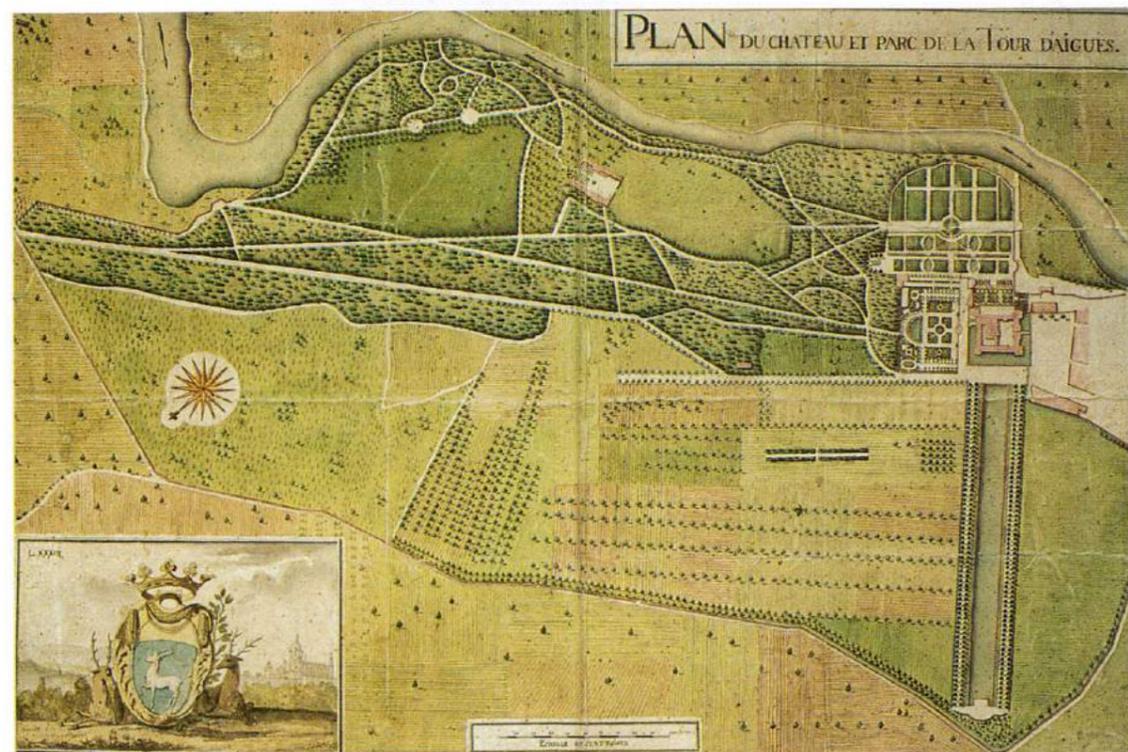
Angle sud-ouest du château de la Tour d'Aigues avant restauration ;
la brèche du donjon.

Si la colère, la sottise et la lâcheté ne s'étaient pas liguées, un jour de septembre 1792, pour le réduire en cendres, verrions-nous le château de la Tour-d'Aigues tel que nous le montrent les dessins de Jacques Rigaud, tel que l'admira Arthur Young ? On peut toujours rêver... Nous ne serions pas pour autant sans regrets. Tant de transformations successives ont affecté l'édifice, que l'ultime visage saisi par le dessinateur du XVIII^e siècle ne saurait suffire à nous en révéler toute la richesse, tout l'intérêt.

La Tour-d'Aigues fut, en effet, un lieu privilégié. Ni son potentiel économique, ni sa situation géographique ne le prédestinaient à tenir un rang très important. Mais, par une singularité remarquable, ce fief médiocre resta, tout au long de son existence, aux mains d'un seul seigneur à la fois et celui-ci appartient toujours à l'élite fortunée de son temps. Et chacune des six dynasties qui régnèrent successivement eut à cœur d'y posséder une demeure conforme à son rang.



Angle sud-est du château et le site du Lubéron.



*Plan du château et du parc de 1783. Bibliothèque Méjanes (M. Racine).
L'extrémité de la galerie et la chapelle.*



Médaille en marbre de la deuxième moitié du XVI^e siècle découverte lors des travaux.

cette salle. Un faux-appareil à larges joints noirs et petits moellons blancs festonnés, bordé d'un ruban plissé, couvrait la voûte et les embrasures des fenêtres. À la partie supérieure des murs courait une mitre d'écussons armoriés, surmontée du côté des pignons par une large frise de rinceaux. Les blasons, aujourd'hui illisibles mais connus par un relevé ancien, situent la confection du décor dans le premier tiers du XIV^e siècle. La construction du donjon ne saurait être de beaucoup antérieure à cette date. Des bâtiments d'habitation, qui s'étendaient à l'est et peut-être aussi au nord, et de l'enceinte, qui clôturait le tout, il ne reste rien.

À la lignée de Sabran, éteinte au début du XV^e siècle, succéda celle d'Agoult. Des environs de 1425 à 1503, Fouquet et son neveu Raymond, maîtres de plus de trente fiefs provençaux, firent de la Tour-d'Aigues leur résidence préférée et donnèrent au château une ampleur nouvelle. La chronologie des travaux réalisés sous leur règne n'est pas connue, mais les inventaires de leurs successions respectives permettent d'en estimer le résultat (2). L'aile orientale, remaniée et agrandie, prit alors les dimensions qu'elle a conservées et les baies dont on voit encore les vestiges sur l'élévation est. Au donjon, couronné d'un monumental mâchicoulis à cinq ressauts en quart-de-rond et linteaux délardés en trilobe, fut adossé un corps de logis de deux étages carrés, qui contenait l'appartement seigneurial. Pour desservir les étages de l'aile est et du donjon, Fouquet fit construire un escalier en vis, dans une tour surmontée d'une horloge, et des galeries ajourées sur l'arrière-cour. Au nord de l'ensemble, fut bâtie l'aile cantonnée de deux tours rondes, encore partiellement conservées. On y trouvait, à l'étage, une suite de pièces d'apparat, distribuées par un escalier central qui donnait aussi accès au « cellier neuf », aujourd'hui reconnaissable à sa voûte taillée dans le rocher et étayée par quatre doubleaux. À l'ouest, un

Du donjon à la résidence

Ce n'est pas avec la première, mais avec la seconde seulement de ces dynasties que débute l'histoire du château (1). La tour éponyme, élevée entre 1002 et 1018 par les vicomtes de Cavillon, se trouvait en effet au centre du village, dans le quartier appelé « Château Vieux ». La fondation du château actuel constitue un cas remarquablement précoce de transfert de la résidence seigneuriale hors de l'agglomération à laquelle elle est liée. Cette fondation fut l'œuvre de la dynastie de Sabran, installée à la Tour-d'Aigues par le comte de Forcal-

quier dans les dernières années du XII^e siècle. Faute de pouvoir agrandir la vieille fortification, bloquée par l'extension du village, les Sabran firent élever sur une butte de molasse au nord-est de la localité un nouveau château, dont l'élément principal existe encore. Le puissant donjon qui se dresse au milieu des ruines, revêtu d'un magnifique parement à bossages rustiques, comprenait initialement trois étages voûtés, dont le second abritait une salle de justice ou d'apparat.

Les récents travaux de restauration ont permis de découvrir de nouveaux fragments des peintures murales qui ornaient

alignement hétéroclite de bâtiments de service complétait le quadrilatère, que fermait au sud un mur taluté, rythmé par des contreforts et percé d'une porte d'entrée fortifiée. La base de ce mur existe encore, enfouie sous le sol de la cour.

La modification la plus spectaculaire apportée par Fouquet d'Agoult reste l'enceinte. Aux vallonnements secs de l'édifice originel, il substitua de larges douves alimentées par le gigantesque aqueduc qui draine encore l'eau du Lubéron jusqu'à la Tour-d'Aigues : plus de vingt kilomètres de canalisations, relayées par deux étangs artificiels, celui de la Bonde, entre Cabrières et la Motte-d'Aigues, et un autre, qui s'étendait jadis à l'ouest du château.

À la magnificence de l'architecture répondait celle du décor (peintures murales évoquées par les appellations de certaines

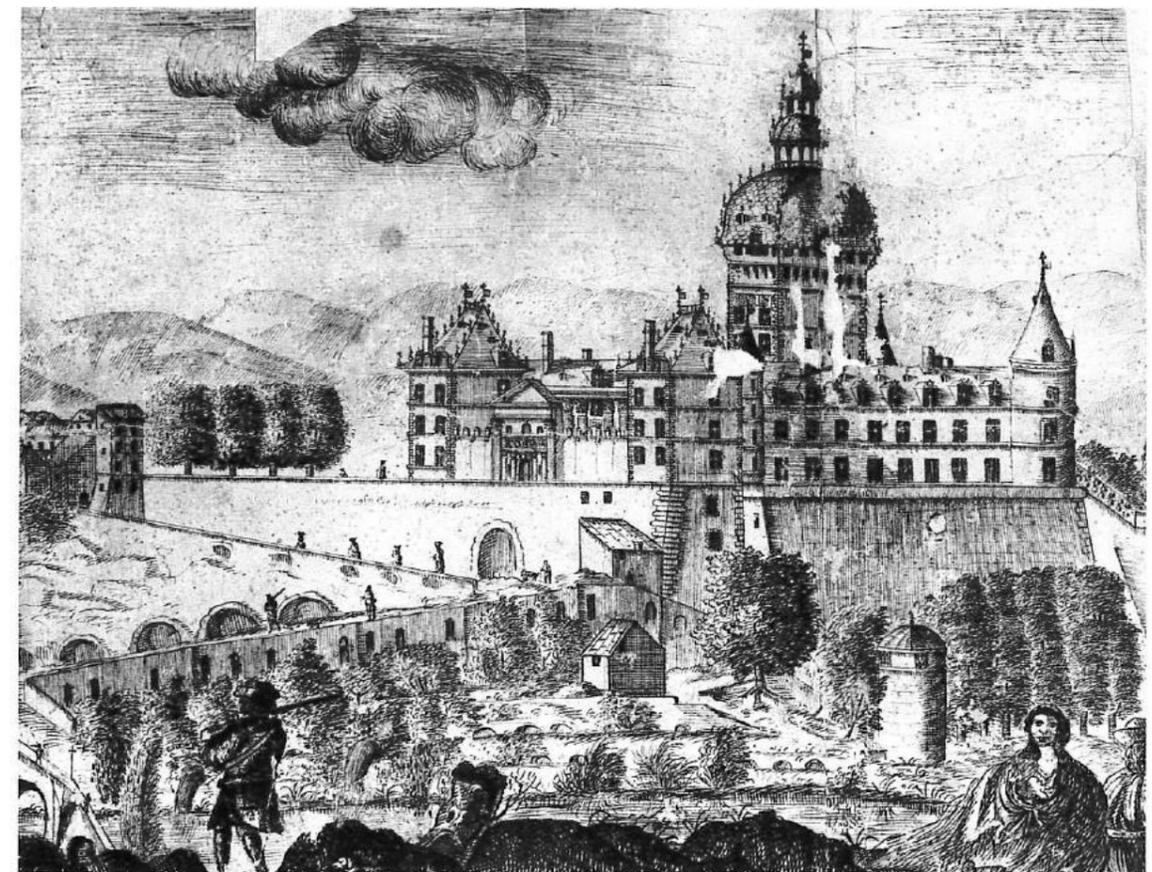
pièces) et du mobilier (60 pièces de tapisserie, plus de 25 kg d'orfèvrerie, 430 pièces d'armements, divers meubles sculptés, objets précieux et insolites...).

Une moderne demeure

Le successeur de Raymond d'Agoult, son neveu François de Bouliers, appartenait à une famille d'origine piémontaise installée en Provence et possessionnée des deux côtés des Alpes. Engagés dans les guerres d'Italie au service du roi de France, les membres successifs de cette famille n'eurent guère le loisir de séjourner à la Tour-d'Aigues. Mais l'ultime représentant de la lignée fut le promoteur d'une nouvelle et complète métamorphose du château. Orphelin dès son jeune âge, Jean-Louis-Nicolas de Bouliers n'avait pas vingt ans lorsqu'il entreprit les travaux, qui durèrent jusqu'à sa mort en 1584.

Enthousiasmé par l'architecture nouvelle qu'il découvrit à partir de 1548 sur les chantiers de la région parisienne (surtout le Louvre et Ecouen), le jeune baron de la Tour-d'Aigues entreprit, dès 1550, une refonte totale de sa demeure. Sans doute ramena-t-il de Paris quelques dessins, peut-être sortis de l'atelier de Jean Goujon, si l'on en croit J.-J. Gloton (3). L'adaptation du projet au site rencontra bien des difficultés. Il s'agissait de reproduire, à échelle réduite et en utilisant les structures existantes, le parti général du château d'Ecouen : une cour carrée entourée par trois ailes et deux pavillons symétriques et fermée par une galerie percée en son centre d'un corps de passage monu-

Vue générale du château, dessin à la plume du XVIII^e siècle (l'aile et la mémoire).





Façade sud après restauration du pavillon est.



*La chapelle, actuellement en cours de restauration.
Les champs ont remplacé le jardin d'origine sur lequel donnait la grande galerie.*

mental. Mais les limites imposées par les douves et par l'à-pic oriental, la conservation de la plupart des bâtiments anciens, le choix de formules architecturales inappropriées aux ressources locales, tout particulièrement dans le traitement des toitures, et certaines modifications apportées au projet en cours de réalisation entraînent des distorsions du plan, ralenti-

rent et renchérent la mise en œuvre. Les travaux commencèrent dès 1550 par l'aile ouest. De ce côté, l'héritage des Agoult, vraisemblablement sans grande valeur architecturale, fut sacrifié et remplacé par un long corps de bâtiment appuyé à une extrémité sur la tour nord-ouest et raccordé au donjon par une petite aile en retour. La masse indestructible du donjon



La cour d'honneur, depuis la galerie extérieure, sert chaque année de lieu de spectacle.

Vue intérieure du donjon vers le portail d'honneur : coffrage en béton.

Vue partielle de la cour d'honneur et du pavillon ouest.

obligeait en effet le constructeur à diviser l'espace et à séparer la cour d'honneur, aux élévations rigoureusement ordonnées, de l'arrière-cour, moins soignée et réservée aux fonctions utilitaires. Un pont jeté sur la douve occidentale reliait directement l'aile ouest à l'extérieur. Prolongé, à partir de 1555, par le pavillon sud-ouest, ce premier ensemble dut être achevé vers 1560.

Entre 1558 et 1566 eut lieu la reprise de l'aile nord, dont l'étage, décroissant et couvert d'un berceau lambrissé, devint la « grande galerie », pièce d'apparat ouverte sur le jardin au nord et somptueusement





*Seul le couronnement du donjon n'a pas été restitué.
Le donjon depuis le portail d'honneur.*

décorée. C'est de cette galerie probablement que viennent les médaillons en marbre polychrome, à l'effigie des empereurs romains, récemment retrouvés dans les sous-sols où ils avaient été déposés en 1780. À l'étage de la tour nord-est, Jean-Louis-Nicolas de Bouliers fit aménager la chapelle, dont le chœur, seule partie conservée, était jadis précédée d'une nef prise sur la partie contiguë des ailes nord et est. Conçu sur le modèle de la chapelle d'Anet, le petit sanctuaire en forme de croix grecque, couvert d'une coupole et habillé d'un fastueux décor de stuc, constitue l'une des parties les plus originales du château (4).

En 1566 débuta le chantier de la partie orientale : le pavillon sud-est, que la dénivellation du terrain obligea à soutenir par trois étages de soubassement, l'aile est, remaniée en élévation et accompagnée d'une grande terrasse en surplomb sur la vallée de l'Eze, l'aile en retour vers le

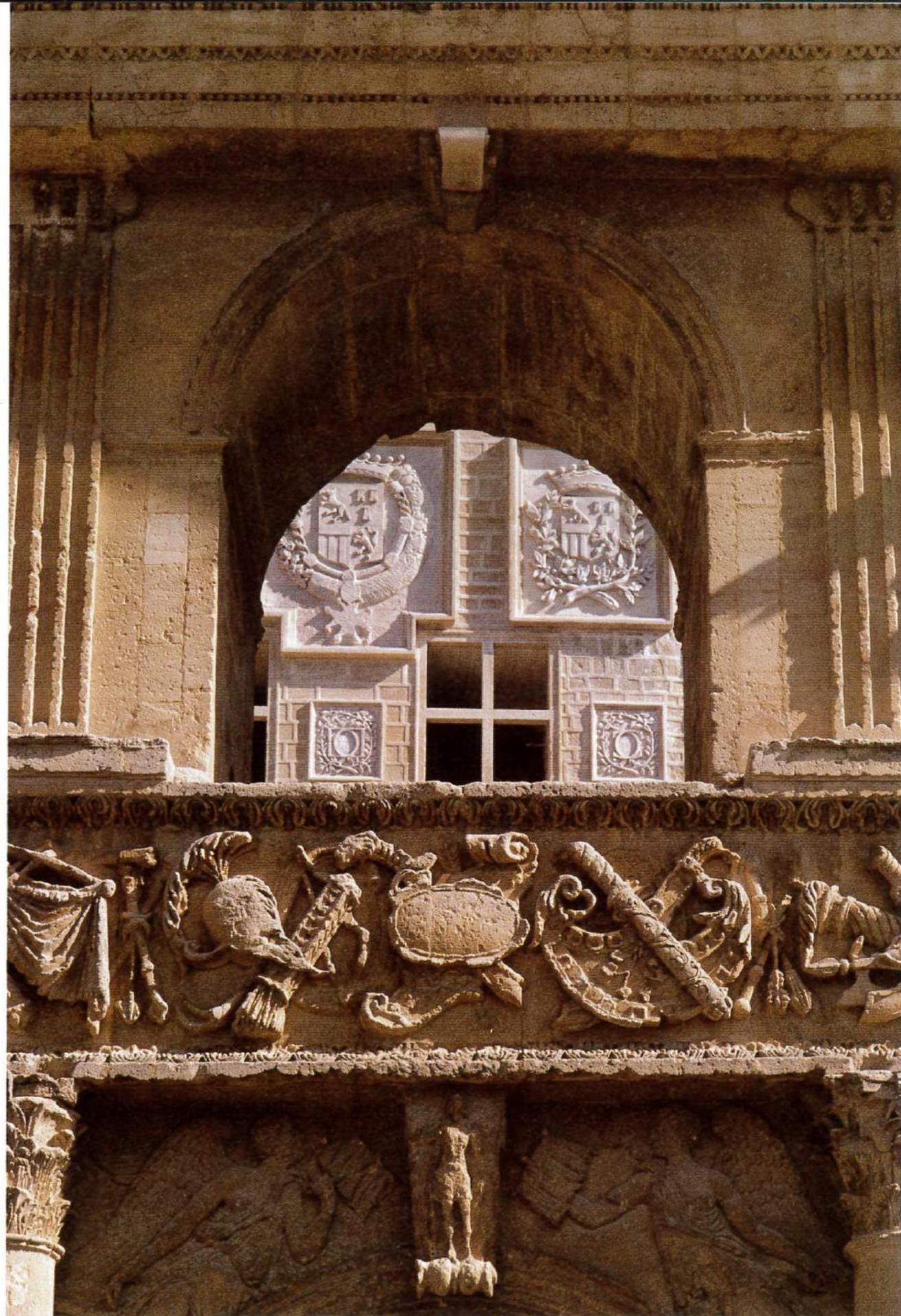
donjon, où fut logé l'escalier principal, aux volées parallèles couvertes de berceaux inclinés et stucés. L'ensemble, apparemment symétrique à la partie occidentale déjà construite, présente en fait des anomalies, dans ses dimensions et son tracé, nettement visibles sur le plan, mais à peine perceptibles à l'œil.

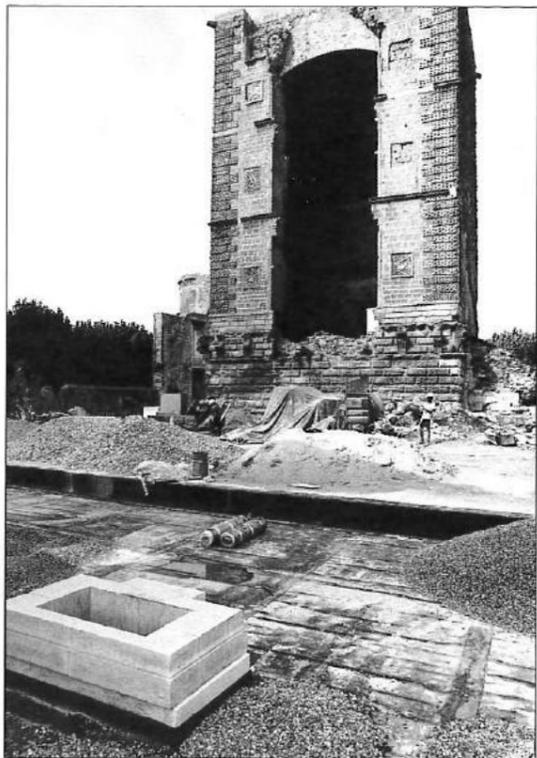
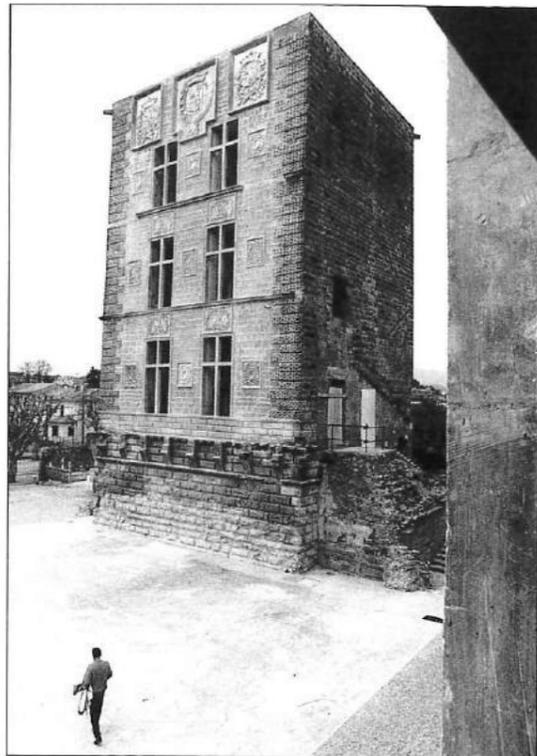
La composition de la cour d'honneur, sur ses trois premiers côtés, telle que nous la montrent les dessins de Jacques Rigaud, reste étroitement tributaire de son modèle, le château d'Ecouen. Il n'est même pas nécessaire d'imaginer un repentir tardif pour expliquer l'adoption, sur les façades latérales, de l'avant-corps colossal dessiné par Bullant pour Ecouen vers 1560-1565. Le côté sud de la cour, en revanche, fait preuve d'originalité, non seulement dans la structure, plus simple et plus légère qu'à Ecouen, mais dans le décor. Le portail, daté de 1571 et inspiré des monuments antiques de Provence, est vraisem-

blement l'œuvre d'un jeune architecte piémontais promis à un brillant avenir, Ercole Negro, présent à la Tour-d'Aigues à partir de 1566. Pour les galeries latérales, on abandonna le parti initial, à triple arcades de chaque côté et voûtes en maçonnerie, au profit d'un rythme plus rapide, à quatre arcades, et d'une fausse-voûte en charpente et gypserie.

Le déclin magnifique

Mort sans héritier direct en 1584, Jean-Louis-Nicolas de Bouliers trouva un continuateur en la personne de Chrétienne d'Aguerre, veuve et héritière du dernier descendant direct des Agoult. De 1598 à 1612, la comtesse de Sault mit en chantier un ambitieux programme de transformation et d'agrandissement du château (5). Jean-Louis-Nicolas de Bouliers avait laissé intact le donjon médiéval, dont les étages ne communiquaient pas avec ceux des ailes contiguës. Chrétienne d'Aguerre fit





modifier les niveaux, poser le toit à l'impériale et composer la façade, avec son décor, initialement rehaussé de couleurs, de chiffres et d'armoiries. Au sud de la cour, les galeries reçurent de nouvelles voûtes, en maçonnerie ornée de gypseries, et le couronnement crénelé qu'on voit sur les dessins anciens. Le peintre aixois François Valisset refit entièrement la décoration de la grande galerie de l'aile nord.

Les projets les plus importants concernaient l'environnement de l'édifice, avec l'aménagement de l'esplanade au sud, entourée d'une carrosserie et d'un jeu de paume, la transformation des jardins, architecturés en terrasses et agrémentés de bassins, la construction d'un vaste corps de bâtiment, au nord, composé d'une volière, de deux galeries d'orangerie et de deux pavillons, à l'imitation de l'aile de la volière bâtie à Fontainebleau pour Henri IV.

Le décès presque simultané de Chrétienne d'Aguerre et de son maître d'ouvrage, Étienne Pascal, interrompit les travaux. Charles de Créquy, héritier de la comtesse, abandonna les projets non exécutés et fit même détruire le bâtiment, presque achevé, de la volière, pour n'en conserver que le pavillon de l'extrémité sud. Par la suite, les ducs de Créquy-Lesdiguières se bornèrent à maintenir en état les lieux, où ils ne firent que de rares et brefs séjours.

L'état du château laissait fort à désirer lorsque Jean-Baptiste Bruny, armateur marseillais anobli, l'acquit, le 7 juillet 1719. Le nouveau baron de la Tour-d'Aigues, son fils François et son petit-fils Jean-Baptiste-Jérôme poursuivirent jusqu'à la Révolution une œuvre patiente de restauration et de modernisation. En ce qui concerne l'architecture, la seule modification importante toucha l'aile nord, détruite par un incendie accidentel en 1780 et reconstruite à l'économie, pour loger les domestiques. La distribution et la décoration intérieures furent entièrement

Le donjon avant restauration avec sa plaie béante et après restauration le décor Renaissance est restitué sauf les vitraux qui ne sont pas encore en place.

refaites, substituant aux vastes salles, ornées de gypseries et de peintures de l'état Renaissance, des suites de petites pièces lambrissées, tendues d'étoffe ou de cuir et garnies d'alcôves et de cheminées en marbre.

Les Bruny consacrèrent beaucoup de soins aux jardins. L'étang, asséché en 1750, fit place à un grand canal imité de celui de Versailles. L'orangerie, édifiée sur l'une des terrasses orientales, et les parterres, étendus jusqu'à l'Eze, accueillirent des végétaux rares et d'acclimatation récente. Au milieu du parc se dressa une ménagerie peuplée d'animaux exotiques. Le dernier baron, physocrate militant, reçut la visite et l'hommage de nombreux savants, comme Darluc et Arthur Young.

Mais l'amateur érudit se doublait d'un esprit chicanier et réactionnaire. L'incendie du château, allumé le 14 septembre 1792 par les membres du club révolutionnaire de la Tour-d'Aigues, fut la réponse d'une population excédée par plusieurs décennies de vexations et d'autoritarisme. Utilisées durant quelques années comme carrière de pierre, puis loties et converties en exploitations agricoles, les ruines ne bénéficièrent que tardivement, à partir de 1883, de mesures de protection et, plus tardivement encore, après leur acquisition par le Conseil général de Vaucluse, d'une mise en valeur appropriée à leur qualité.

E. S.

(1) Cf. *Pays d'Aigues. Cantons de Cadenet et de Pertuis. Inventaire topographique*, Paris, 1981, p. 616-625.

(2) Fray (François), Sauze (Elisabeth). « Représentations pour un château à retrouver », dans *L'architecture en représentation*, Paris, 1985, p. 172-178.

(3) Gloton (Jean-Jacques). *Renaissance et baroque à Aix-en-Provence. Recherches sur la culture architecturale dans le midi de la France, de la fin du XV^e au début du XVIII^e siècle*, Rome, 1979, p. 88-97.

(4) Dautier (Yves), Ulrich (Elisabeth), Vincent (Jean). « La chapelle du château de la Tour-d'Aigues », dans *Revue de l'Art*, n° 9, 1970, p. 74-77.

(5) Sauze (Elisabeth). « Le château de la Tour-d'Aigues dans le premier quart du XVII^e siècle : projets et réalisations de Chrétienne d'Aguerre et de Madeleine de Bonne (1598-1621) », dans *Congrès du pays d'Aix*, Paris, 1988, p. 300-325.

Un chantier d'exception

par Dominique Ronsseray

Le château de la Tour d'Aigues représente la permanence d'un exemple monumental où quatre siècles d'intervention se superposent et se complètent. Cette formule peut paraître prétentieuse mais cet *insigne monument* qui cantonne le flanc sud du Lubéron est un phénomène, au sens étymologique grec, de la pérennité d'un objet architectural, rare et exceptionnel.

Défense et habitation

Point fortifié, dès les premiers siècles de notre ère selon la tradition, au carrefour des voies nord-sud reliant Pertuis à Manosque et est-ouest, Gréoux à Ansois, la Tour d'Aigues reprend sans doute, aux XII^e et XIII^e siècles un mamelon de safre dominant les vallées, surplombant le site et protégé par une zone marécageuse.

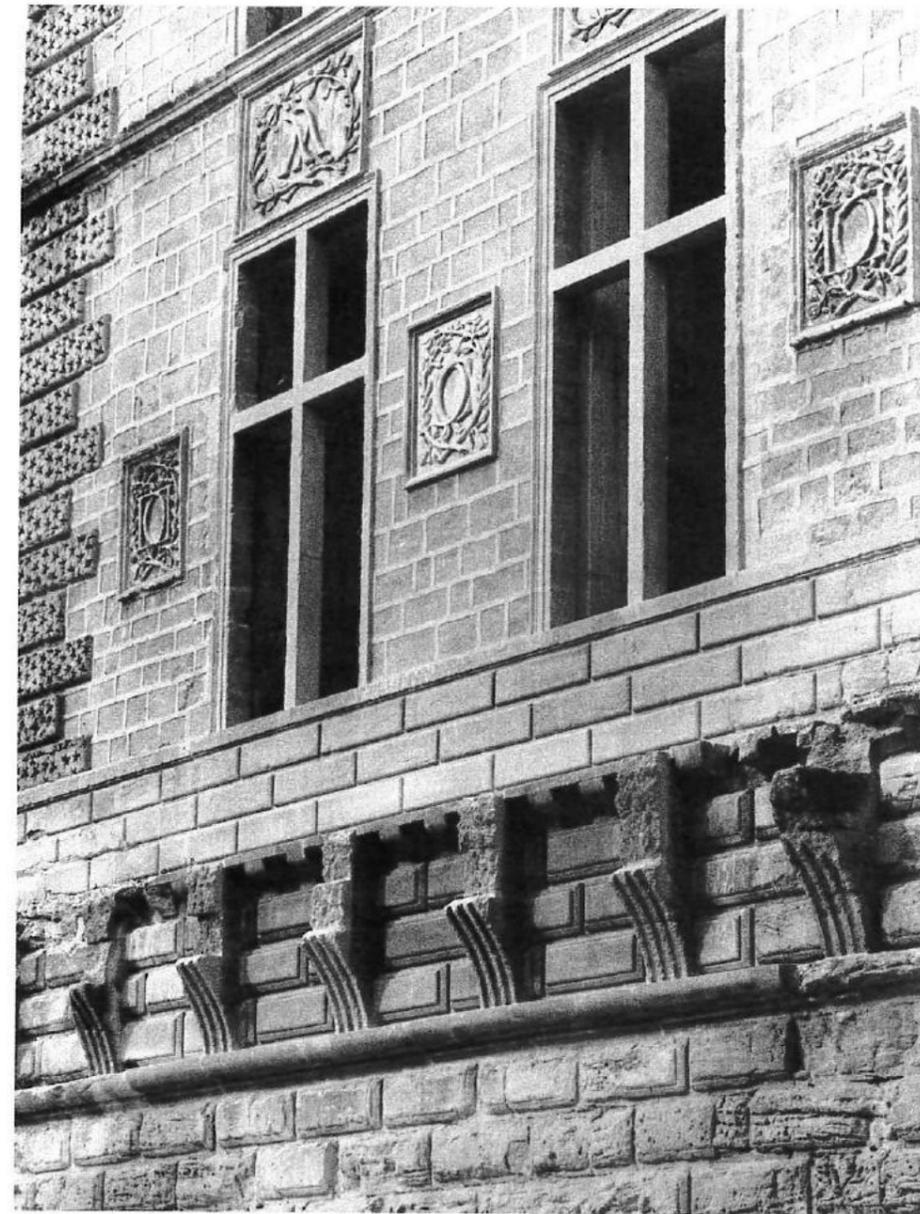
Il y eut sans doute une tour isolée, accompagnée de bâtiments militaires que des ouvrages de bois reliaient.

Au XIV^e siècle, un château plus habitable fut réalisé au nord du donjon, autour de deux cours de service, protégées par une courtine cantonnée de tours cylindriques. Au sud, une bayle (basse-cour d'où vient le nom « bailli ») devait permettre d'accueillir les voisins, en cas de danger. Cet espace, protégé par un rempart dont on a retrouvé les fondations lors des travaux entrepris depuis 1974, était accompagné à l'est par un corps de logis.

En ces temps, le donjon devait présenter une haute masse de pierres à bossage, sans doute crénelée et divisée intérieurement par trois niveaux voûtés, en arcs brisés, éclairée sur les pignons est et ouest de baies en plein cintre, encore visibles aujourd'hui.

Embellissement et démonstration

Ce donjon devint, au milieu du XVI^e siècle, l'objet d'une nouvelle conception architecturale qui privilégia symétrie et ordonnance « à l'italienne » suivant les modèles parisiens du Louvre, d'Ecouen, d'Anet et



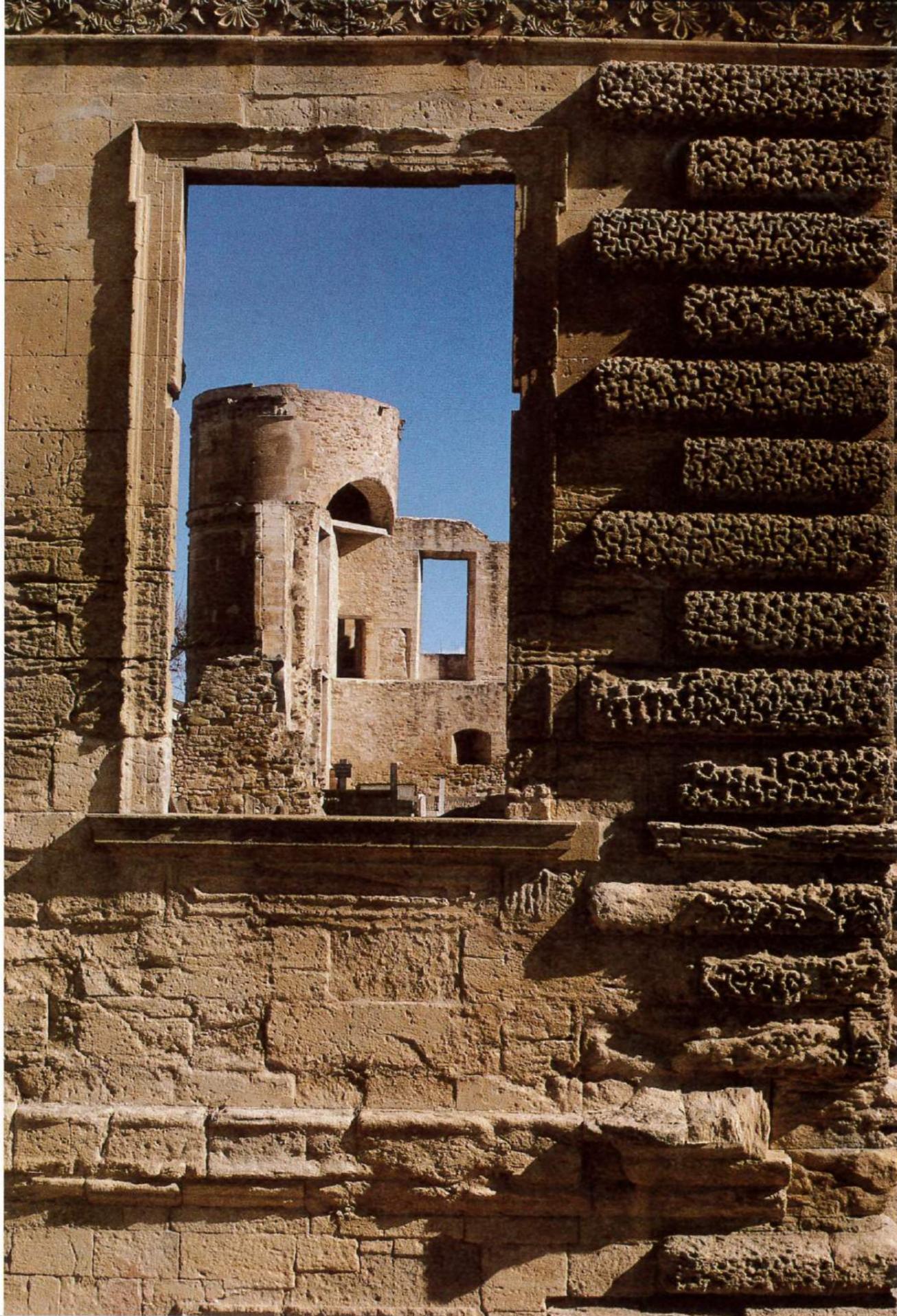
de Fontainebleau. Cette démarche ne fut pas la seule et il est intéressant de constater l'analogie avec le château du Pailly (Haute-Marne) où l'on constate qu'un donjon médiéval à bossage se trouve « complété » par des pavillons et corps de bâtiments recopiés sur les demeures royales. Pour la première fois, la Provence voyait pointer des toitures à hauts faitages, couvertes d'ardoises, de colossales cheminées rappelant Chambord ou Ecouen, des ordonnances de superpositions d'ordres « à la Philibert De l'Orme » ou des ordres colossaux « à la Jean Bullant ».

Ainsi, un arc de triomphe majestueux centre-t-il la composition au milieu de la

Après restauration, le donjon a retrouvé un riche décor Renaissance tandis que l'arrachement de la corniche a été conservé.

galerie, bordant le côté méridional de la cour d'honneur. La grande richesse du décor intérieur a été attestée par les textes mais aussi par les témoins et vestiges retrouvés lors des dégagements effectués depuis 1974 : sols de terre cuite polychrome, murs peints à fresques ornés de médaillons « à l'antique », cheminées colossales au profil néoclassique, dignes des plus belles demeures de l'époque.

Cet effort d'aménagement se poursuivit au XVII^e siècle avec l'embellissement du



*État actuel du pavillon ouest à l'élégant décor Renaissance.
La chapelle, en cours de restauration, depuis le pavillon ouest.*

donjon par un dôme et les modifications de l'agencement des appartements. Les propriétaires des lieux, riches collectionneurs, repriront les décors et créèrent des cabinets d'objets rares, tout en aménageant les espaces extérieurs, grand canal, jardins de parterres, glacières...

Démolitions et désolation

En 1780, un premier incendie détruisit partiellement les parties méridionales du château ; en particulier, l'appartement où séjourna Catherine de Médicis. Puis, sous la Révolution, la vindicte populaire le sacagea ; destruction systématique de ce colosse qui, du haut de sa grandeur, narguait la misère locale.

Il n'y eut pas pillage mais anéantissement de cette splendeur, pas de vols mercantiles mais le broyage des trésors contenus : pièces de vaisselles fracassées dans les caves, cheminées de marbre de Carrare arrachées et débris jetés dans le puits, pièces d'ornementation sculptées enfouies

sous les décombres, pans de murs effondrés, trumeaux écartelés.

Sauvetage et réhabilitation

C'est dans un état analogue aux châteaux de Saint-Cloud, de Meudon et des Tuileries, après les incendies de 1871, que sont parvenus ces lambeaux de murailles dominés par le squelette du donjon. Vers 1935, une première campagne de consolidation évita la chute des parties supérieures du donjon et, supprimant les restes du portique d'entrée, comblait une brèche dans le mur d'enceinte méridional. Il servit de carrière. Le parterre septentrional devint l'école communale, le grand canal fut parcellisé et les fossés comblés pour plus de la moitié. Néanmoins, une prise de conscience de l'intérêt du château se fit jour et les mesures de protection successives allaient permettre sa « renaissance ».

De 1974 à 1978, il fut procédé à la consolidation des maçonneries en rupture d'équilibre : rejointoiement, injection,

raidisseur en maçonnerie contemporaine vinrent éviter que ces murs, minces de 60 à 80 cm, ne s'effondrent. Contrairement aux maçonneries médiévales, épaisses de plusieurs mètres, les murs de la Renaissance et de l'époque classique, beaucoup plus minces, sont des ruines fragiles, d'un entretien très difficile en l'état ; ainsi, nombre de bâtiments de ces époques ont-ils disparu.

1978-1990

Restauration et réhabilitation

S'il fut possible de sauver certaines parties de murs en élévation, cette thérapeutique ne pouvait être généralisée à l'ensemble du bâtiment vu son ampleur et sa fragilité.

Aussi, dès l'année 1978, la propriétaire du monument, l'Assemblée départementale, envisagea-t-elle un programme de réutilisation à fin d'utilité locale, pour permettre de dégager des espaces pouvant être ouverts au public, offerts aux activités viticoles, aux présentations de la



Détail de l'ordonnance du portail d'honneur.

vie associative, en ajoutant un musée de l'œuvre, une antenne du parc du Lubéron, ainsi qu'un centre de manifestations culturelles.

Le projet ne fut pas sans avoir partisans et détracteurs : amoureux des ruines romantiques « à la Hubert Robert » ; tenants d'une renaissance conforme à l'esprit du lieu qui implique une confortation « à l'identique » et un sens de l'innovation pour retrouver ce qu'il y a d'exemplaire et exploiter des volumes dégagés.

De 1978 à 1984, les travaux concernèrent les caves qui, déblayées, livrèrent des trésors de vestiges qui seront présentés dans le musée de l'œuvre ; le pavillon sud-est dont le ministère de la Culture accepta la reconstruction à l'identique pour abriter accueil et locaux de fonctionnement (1).

Depuis 1986, ont été entrepris les travaux de restauration du donjon comprenant, pour la partie la plus délicate, la réfection à l'identique de la façade par occultation de la brèche centrale et la remise en place des niveaux du XVII^e siècle.

Pour ce faire, les projets furent établis à partir des dessins du XVIII^e siècle et des recherches de l'inventaire régional mais surtout de l'analyse scrupuleuse des témoins en place, qu'il fut possible de découvrir et d'analyser au fur et à mesure que les échafaudages montaient à l'assaut de la muraille (2).

L'établissement de planchers intermédiaires permit de consolider la structure du donjon très fragilisée au cours des temps, mais aussi de retrouver la volumétrie intérieure en accord avec le décor mural retrouvé, consolidé et présenté.

Lucarnes, blasons, monogrammes furent moulés ou copiés. Les fenêtres retrouvèrent leur emplacement. L'épaisseur des maçonneries permit d'y placer un escalier contemporain.

Un festival, enfin, profite de ce décor retrouvé pour accueillir, chaque été, des milliers de spectateurs. Il importe de poursuivre l'effort entrepris pour faire revivre ce prestigieux vestige, tout en laissant perceptible son épaisseur historique.

C'est ainsi que les aménagements contemporains ont été traités dans l'esprit du siècle, mais que les éléments de restauration ont été refaits « à l'identique » en utilisant matériaux, mortiers et outils anciens.

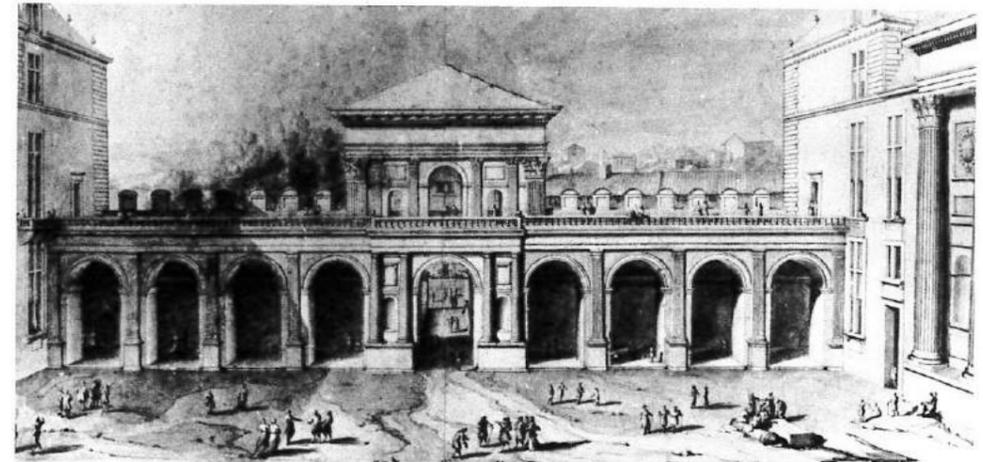
Les années à venir verront la restauration et la présentation de la chapelle à l'exceptionnel décor de terre cuite, l'achèvement des aménagements intérieurs du donjon pour en faire un lieu de présentation de toute l'histoire du château mais aussi de la problématique de sa restauration, l'achèvement des superstructures du pavillon sud-est et enfin, l'aménagement de la cour servant de lieu de spectacle. Il est, de même, prévu la remise en eau des douves, l'aménagement des terrasses de l'orangerie, et, pourquoi pas, la restitution du jardin suspendu septentrional.

D. R.

(1) Voir *Monuments historiques* n° 133, 1984.
(2) Voir *Le Pays d'Aigues* (Inventaire Régional).

L'avenir du château

par Jean Blanc



Vue et perspective d'une partie de la grande cour du château (gravure).

Les quelques personnages hors du commun qui ont marqué l'histoire du château de la Tour d'Aigues – Jean-Louis-Nicolas de Bouliers, fantasque notoire, puis Chrétienne d'Aguerre, réputée intrépide mais intrigante, qui firent le château Renaissance ; Jean-Baptiste-Jérôme Bruny, l'érudit, hôte attentionné d'Arthur Young, ami des artistes, gens de lettres, scientifiques, mais aussi seigneur chicanier et dur pour la communauté villageoise, héros malheureux de l'effondrement et de la ruine de son fief – ont fait de cette demeure un monument paradoxal. Ce caractère se retrouve dans la diversité de la forme architecturale actuelle, encore accentuée par le démantèlement partiel de l'édifice, et laisse la plupart du temps au visiteur profane une impression première de grande étrangeté.

Rendre aujourd'hui le château de la Tour d'Aigues à la curiosité d'un public, c'est d'abord rester fidèle à cette histoire paradoxale :

– en permettant au visiteur un décryptage des différentes époques : le château médiéval, le château Renaissance, la restauration récente. Le donjon dont l'aménagement intérieur n'a pas encore été entrepris doit, à ce titre, être le modèle de la lisibilité historique et architecturale du monument ;

– en concevant la mission « d'animation » au sens premier de « mise en souffle » du bâtiment, c'est-à-dire en privilégiant, chaque fois que faire se pourra, l'acti-

tivité créatrice. Il s'agit en l'occurrence d'imiter Monsieur de Bruny dans son amour des arts et de la science mais avec le souci constant que l'accès à ces richesses ne soit pas le fait de quelques privilégiés.

En 1988 dans les murailles ruinées a été installée *La Promenade musicale* qui restera le premier exemple d'une création originale contemporaine conçue pour le château. La commande d'une partition *Musiques de la Renaissance* inspirée de deux compositions de Josquin des Prés fera résonner bientôt les vieilles pierres d'harmonies anciennes... mais en musique numérique !

Mais plus encore qu'accueillir des créateurs, il s'avère opportun de mettre en place les structures qui leur permettront de venir travailler *in situ* (projet de développement de la Promenade et de mise en place d'un atelier de recherche et de création pour les musiques interactives ; projet d'aménagement de l'espace de la Promenade en lançant un concours de sculpture contemporaine ; projet pour 1990 de création chorégraphique originale sur des musiques interactives).

Ceci n'est qu'un exemple qui va se démultiplier et s'étendre à toutes disciplines dans leur dimension de création et d'innovation. Rejoignant le passé qui fut riche de ce même esprit créateur fidèle au vœu du Conseil Général du Vaucluse s'ouvre le quatrième âge du château de la Tour d'Aigues, le plus heureux, celui du XXI^e siècle.

J. B.

Couverture : Détail du château de la Tour d'Aigues depuis le portail d'honneur, au fond le donjon.

Verso : le château dans le site du Lubéron (reportage photographique E. Revault)



MONUMENTS HISTORIQUES

Extrait du N° 163

Éditions de la Caisse nationale des Monuments Historiques et des Sites
Hôtel de Sully, 62, rue Saint-Antoine, 75004 Paris

LES ÉDITIONS DE LA CAISSE NATIONALE DES MONUMENTS HISTORIQUES ET DES SITES - 40 00 00 00 - PARIS